

Faceworld, le visage au XXIe siècle

André-Louis Paré

Psychotrope : art sous l'influence
Psychoactive: Art under the influence
Numéro 120, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88835ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

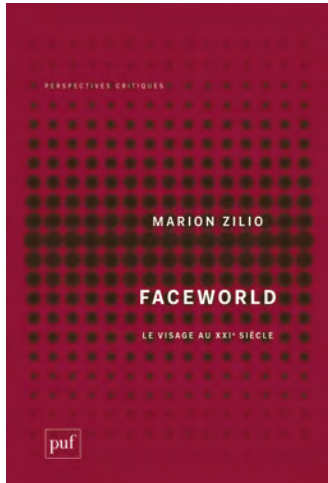
Citer ce compte rendu

Paré, A.-L. (2018). Compte rendu de [Faceworld, le visage au XXIe siècle].
Espace, (120), 103–103.

Marion Zilio,

Faceworld, le visage au XXI^e siècle

Paris, Éd. P.U.F., coll. Perspectives critiques,
2018, 192 p.



Marion Zilio est théoricienne, critique d'art et commissaire d'exposition. Issu d'une thèse de doctorat, son premier livre a pour thème la notion du visage telle que nous pouvons l'appréhender aujourd'hui à l'ère des *selfies*, de nos égoportraits mis en ligne sous diverses plateformes, dont, bien sûr, Facebook et Instagram. Que ces égoportraits s'exposent aisément sur Internet en dit long sur la spécificité contemporaine de notre être en commun, de notre manière d'être ensemble. Si, pour certains, cette nouvelle façon de paraître au sein de « l'économie du flux médiatisé » participe d'une dégradation de notre humanité, de la désobjectivation du soi, pour d'autres, ce désir de s'immiscer dans l'espace social sous différentes figures contribue à « une exigence d'interactions et de communications avec le monde ». Mais la question du visage peut-elle s'en tenir à cette opposition ? Pour Zilio, la problématique entourant cette question est plus complexe, voire plus subtile. Elle engage une analyse du visage dans sa dimension « technogénétique », qui fait de lui non plus un refuge pour notre humanité, mais une surface ou une interface qui semble remettre en question sa dimension métaphysique, voire éthique, au profit d'une esthétique du visage.

Pour étayer l'idée que le visage est d'abord et avant tout une invention, l'auteure rappelle que le mot « visage » signifie en latin « ce que l'on fait voir pour (se) donner à voir ». Il est en lien avec les apparences. Aussi, chez les Grecs anciens, le visage se dit *prosôpon* et signifie masque, façade. S'appuyant notamment sur les travaux de Marcel Mauss, Zilio souligne comment ce masque, de simple mascarade qu'il est au départ, se métamorphosera peu à peu, au sein de l'aventure judéo-chrétienne, en la notion de « personne », c'est-à-dire en un « moi » intériorisé, conscient de son être spirituel. Mais cette interprétation métaphysique, idéologiquement construite, a toujours été minée par la mise en image du visage. Longtemps peu accessible, cette image de soi, faute de surfaces réfléchissantes pour la mettre en valeur, s'est rapidement divulguée, parfois avec frayeur, grâce au miroir. C'est pourquoi l'auteure stipule que la véritable époque du visage surgit grâce à la photographie au 19^e siècle. Elle est aussi favorisée par le développement de la bourgeoisie, friande de biographies et de portraits. Elle est enfin avantagée par le système démocratique qui accélère la nécessité de se présenter en public dans sa singularité. Ainsi, le visage esthétique se détourne de ce que la religion a souhaité en faire. Il est loin d'être la trace d'une transcendance au sein d'un corps mortel. Si le visage est inhérent à notre « personne », c'est qu'il est d'abord et surtout un objet technique, capable de se transformer.

En inaugurant « un procès de dévisagification du portrait », plusieurs mouvements d'avant-garde du début du siècle passé, dont le futurisme et le cubisme, ont participé à cette faillite de l'unicité de l'être que symbolise le visage. Certains artistes, par la suite, vont déjouer l'ontologie naturaliste du visage en explorant la notion d'identité personnelle de diverses manières. Zilio réfère, entre autres, à Claude Cahun, Cindy Sherman et Gillian Wearing. Ces artistes ont contribué à représenter le visage comme un « sujet polyvoque ». Toutefois, parallèlement à leurs démarches artistiques où mascarades et travestissements constituent des manières de déjouer le visage par l'image, la photographie, les nouvelles technologies d'enregistrements d'images ont rendu possible le passage de la masse où le visage se perd dans la foule, à la multitude des singularités où le visage

se montre et se distingue. L'espace public de la communauté se transforme ainsi en un « monde omnivoqueur et numérisé ». L'utilisation des *selfies* viendra bonifier cette tendance. L'autoreprésentation par le *selfie* poursuit cette logique prothétique. Autrement dit, la « facebookisation » du visage participe de la « temporalité éphémère et fluide » de nos existences, elle « encourage un usage socialisé des images de soi ». Mais peut-elle mettre un frein à la réduction du visage à des traces biométriques et informationnelles ?

Hormis ces pulsions égotiques, l'usage des *selfies* est loin d'être, au dire de l'auteure, « une nouvelle forme de servitude volontaire ». Il participe plutôt à cette idée esthético-politique que nous sommes auteur et créateur de soi, que nous sommes acteur et curateur de notre « personne ». Ainsi, l'événement *selfie* correspond à un tournant et à une nouvelle économie basée sur une « dimension performative et créatrice du visage en ligne ». C'est en « favorisant la désobjectivation et la sortie de l'intériorité privée que l'on se rend disponible à de nouvelles possibilités d'existence ». Dans cette optique, ou bien le visage est réduit à une politique du biopouvoir et à une « grammatisation » plus subtile du visage, ou bien cette capacité de nous mettre en scène *via* les diverses plateformes nous prédispose à des stratégies qui incitent notamment à l'anonymat. Dans cette perspective, certains artistes ont développé une « éthique du caméléon comme technique de soi ». Mais si, en effet, l'usage du *selfie* ouvre sur une puissance de dissémination dont il devient urgent de percevoir, au dire de l'auteure, le paradigme à venir, que reste-t-il du visage ? Comment ce nouveau destin des visages, en dehors des projets artistiques, peut-il donner vie à une communauté, s'il est vrai que le visage, comme le rappelle également l'auteure, est toujours le visage de l'autre ?

– André-Louis Paré